

Plus de mouchoirs !

MESDAMES, préparons-nous à la résistance ! Cette fois, il s'agit d'une chose importante. C'est plus qu'un droit, c'est plus qu'une prérogative, c'est plus même qu'une faveur : c'est une élégance. On veut nous priver de ce coquet objet de toilette féminine qu'on appelle le mouchoir. Ce petit chiffon léger comme une aile et fin comme un pétale, on ne le verra donc plus désormais glissé dans l'échancrure de notre corsage ou attaché par une épingle d'or, pareil à un papillon captif, ou bien froissé dans nos mains en un moment de colère, ou parfois même enfoui dans notre manche, ne laissant passer qu'un bout de dentelle. Eh quoi ! plus de linon embaumé pour essuyer les beaux yeux qui pleurent ? plus de blanche batiste pour envoyer, de nos doigts émus, un lointain adieu à ceux qui nous quittent ? plus de mouchoir marqué d'un chiffre évocateur et pénétré d'un parfum aimé, que les belles adonnées pourront abandonner, par miséricorde, aux mains des amoureux ravis ?

Ah ! que de place tenait dans la vie des femmes ce petit carré de linge, grand à peine comme un lis épanoui ! Et c'est cela qu'on veut que nous abandonnions ?... Et pourquoi, s'il vous plaît, cet ostracisme ?

Hélas ! le tyran du siècle a parlé, le tyran anonyme de notre vie quotidienne, celui qui nous traque jusque dans notre plus secret asile : le microbe !

Il paraît que ce maître agaçant se complaît dans nos mouchoirs, et les comités d'hygiène sont impitoyables.

Voyons, messieurs les hygiénistes, n'allez-vous pas nous laisser en paix ? Vous avez bouleversé nos vieilles habitudes ; et maintenant voici que vous attaquez notre toilette ? Oui, je le sais bien, ce n'est qu'un tout petit morceau de batiste pour commencer ; mais pourquoi s'arrêter après cette victoire ? Nos vêtements sont anti-hygiéniques, nos fourrures sont malsaines : alors, vous nous habillerez de caoutchouc ou de linoléum. Que dis-je, nos vêtements ? nos maisons sont infestées : qu'on les rase ! Les villes sont contaminées : qu'on les démo-

lisse ! les forêts sont pleines d'insectes pernicioeux : qu'on les brûle ! Les fleuves roulent des germes morbides : qu'on les dessèche ! Et qu'enfin, puisque la terre toute entière n'est qu'un foyer de maladies, qu'on supprime la terre, pour la conservation de l'humanité...

...En attendant, mesdames, gardons nos mouchoirs, bordés de dentelles.

HENRIETTE.

Le Roman d'une Mouche

" Oh, ce n'est qu'une mouche qui volette en l'air ! "

UI, ce n'est qu'une mouche, mais pour un romanesque, un sentimental même, que de choses me dit cet être ailé, qui, soudain se réveille et sort de son long sommeil léthargique.

Cette mouche, en effet, depuis longtemps, avait chez moi élu domicile. Elle avait, j'en étais sûr, tout l'hiver, vécu prisonnière dans quelque pli de la tapisserie ou dans un recoin du plafond de ma chambrette d'étudiant, — littérateur et poète à ses heures. Et voilà qu'aux premiers beaux jours ensoleillés, prenant espoir et vie, elle sentait l'irrésistible besoin d'aller respirer l'air embaumé du printemps, de s'envoler vers de nouveaux horizons, de se griser de lumière et d'espace. La pauvre exilée, je le conçois, avait mille raisons de partir. N'en avait-elle pas assez de ce nid d'artiste, où, pendant la froide saison elle s'était tenue blottie sans pouvoir en sortir ? Ces chers artistes ! âmes d'élite, natures privilégiées, ces êtres pétris de contradictions, qui peuvent tout et ne peuvent rien, qui sont tantôt graves ou riant, tantôt mornes ou pensifs, qu'un léger contre-temps abat, qu'un sourire fait revivre...

Lorsque dame mouche, eut ainsi bourdonné, chantant sa joie de renaître, elle se dit sans doute : Je vais voir si rien n'est changé, si tout est bien en place, comme au premier jour de mon sommeil. Alors commença une véritable inspection, un " voyage autour de ma chambre. " Elle vint d'abord se poser sur mon pupitre, sur la couverture de mes livres préférés, classiques ou modernes : sans plus de cérémonie, elle se faufila à travers un

fouillis de paperasses noircies d'encre, de vraies pattes de mouches, dont la curieuse avait l'air de sucer le sens intime, et même de lire entre les lignes. Des choses intellectuelles, la voyageuse en chambre passa ensuite de meubles en meubles, et eut l'air de se rappeler mille incidents : joies, espérances, désillusions, cortège habituel de tout homme sur terre. Car n'est-il pas vrai, qu'à tout ce qui nous entoure, nous prêtons l'être, la pensée, c'est-à-dire qu'à force de les regarder, ces objets prennent une part de notre " moi, " et forment ce que nous sommes convenus d'appeler notre intérieur.

Illusion d'optique, erreur psychologique, me diront les sceptiques. Toujours est-il, que, par ce phénomène de transmission d'âmes, cette mouche qui volette en l'air, emportera mon idée, c'est-à-dire toute une saison de travail et de rêveries, sous son aile transparente.

Puis, devant sa persistante intention, bourdonnée des heures à la fenêtre de ma chambrette, je lui donnai cette liberté ensoleillée vers laquelle aspirait son instinct de mouche poétique.

D'abord, soit regret de partir, soit frayeur de l'horizon immense, la déserteuse, resta comme figée à la vitre : mais son éblouissement fut de courte durée ; reprenant ses sens, elle s'envola vers le grand monde éthéré, l'espace infini, cette fois, pour ne plus revenir jamais.

Puisse-t-elle ne jamais révéler aux autres mouches, ses bourdonnantes compagnes, tout ce qu'elle a vu et entendu, en cette saison hivernale, observatrice involontaire des faits et gestes d'un vieux casanier en rupture " du monde où l'on s'ennuie. " Les mouches apprivoisées, dit-on, sont discrètes, et, sachant garder un secret, au Paradis des Mouches, obtiennent leur récompense.

J. LESAGE.

15 mai, 1902.

Au bal.

Un danseur invite une jeune veuve qui fait sa rentrée dans le monde :

— Madame, voudriez-vous me faire l'honneur de m'accorder un tour de valse ?

— Volontiers, monsieur, mais très lentement : mon deuil est si récent...